Aout 1815
Chevalier d'Artois (Bochsa)

Le Roi et la Ligue
opéra Comique en 2 actes

25.

LE ROI

ET LA LIGUE.

LE ROI ET LA LIGUE,

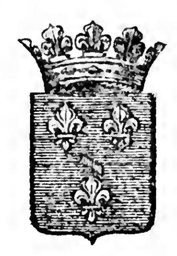
OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES.

Paroles de MM. THÉAULON ET D'ARTOIS;

Musique de M. BOSCHSA.

Représenté pour la première fois, à Paris, le 22 août 1815, sur le théâtre Royal de l'Opéra-Comique, par les Comédiens ordinaires de Sa Majesté.

PRIX 1 fr. 50 cent.



A PARIS,

Chez { BARBA, libraire, derrière le théâtre Français, galerie du Palais-Royal;
P. VILLIERS, libraire de S. A. S. M. le duc de Bourbon.

DE L'IMPRIMERIE DE S. A. S. M. LE DUC DE BOURBON, Rue de la Colombe, n° 4.

AOUT 1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE ENGUERAND,	M. Huet.
SAINT-MAURICE,	M. Paul.
LE GOUVERNEUR DE LA VILLE,	M. Chenard.
GABRIELLE, } nièces du Gouverneur.	Mlle Regnault.
ISAURE, } nièces du Gouverneur.	Mme Moreau.
Messire CAPERON, échevin de la ville,	M. Lesage.
Dame ALIX, veuve d'un officier de l'armée Royale,	Mlle Desbrosses.
UN PAGE DU ROI,	Mme Lafond.
UN OFFICIER,	Genot.
DAMES,	
OFFICIERS,	
SOLDATS des deux partis,	
VALETS du Gouverneur,	
PEUPLE.	

La scène est à Alençon.

LE ROI ET LA LIGUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement de Gabrielle et d'Isaure.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, ISAURE, ALIX ET LES DAMES DE LA VILLE.

(Elles entrent avec précaution et ferment les portes.)

GABRIELLE et ISAURE.

De la prudence,
Faites silence.

GABRIELLE.

Il faut tromper la vigilance
De mon oncle le gouverneur.

CHOEUR.

Il faut tromper la vigilance
De monseigneur
Le gouverneur.
Que cette contrainte est cruelle !
Quand pourrons-nous donc, sans effroi,
Parler de notre bon Roi ?

Dame ALIX, *entrant.*

Je vous apporte une nouvelle.

CHOEUR.

Une nouvelle !

Dame ALIX, *avec importance.*

Elle doit à votre cœur
Rendre l'espoir et le bonheur.
Approchez-vous pour mieux entendre.

CHOEUR.

Approchons-nous.

Dame ALIX.

Plus près encor.
Ne nous laissons pas surprendre :
Ce gouverneur jamais ne dort.

CHOEUR.

Nous écoutons.

Dame ALIX.

Notre Henri quatre
Enfin a cessé de combattre :
En France il n'a plus d'ennemis,
Et tout déjà nous porte à croire
Que ce grand Roi, notre amour, notre gloire,
Entrera bientôt dans Paris.

CHOEUR, *à voix basse.*

Vive le Roi !

Dame ALIX.

Silence !

GABRIELLE.

O Dieu puissant, comble notre espérance !
Du bon Henri rends-nous la douce loi !
Te demander le retour d'un tel Roi,
C'est demander le bonheur de la France.

CHOEUR.

O Dieu puissant, comble notre espérance ! etc.

Dame ALIX.

Paix ! les moments sont précieux ;
Remettons-nous à l'ouvrage.

(Elles prènent dans une armoire des écharpes blanches et des drapeaux blancs qu'elles brodent.)

Ces écharpes et ces nœuds
Récompenseront le courage
Des défenseurs valeureux
D'un prince appelé par nos vœux.

GABRIELLE.

Étendards augustes des lis,
Symbole de paix, d'innocence,
Quand vous flotterez sur la France,
Tous ses malheurs seront finis.

REPRISE DU CHOEUR.

O Dieu puissant, comble notre espérance ! etc.

GABRIELLE.

Ce qui me tourmente, c'est que mon oncle a juré de s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de la rendre à Henri IV.

Dame ALIX.

Moi, ce qui me rassure, c'est qu'il avait aussi juré de ne jamais la livrer au duc de Mayenne. Tenez, Mademoiselle, je crois que vous vous abusez sur le caractère de M. le Gouverneur. Je suis tenté de croire, malgré son grand extérieur de sévérité, que M. votre oncle, pardonnez-moi ce léger soupçon, est un de ces hommes comme on en voit tant dans le siècle où nous vivons. Ces gens-là sont faciles à reconnaître ; ils parlent sans cesse

de partie, d'honneur, de bien public; et ces mots dans leurs bouches équivalent à ceux-ci : ambition, jalousie, cupidité. Toujours les premiers à agiter leurs armes, ils restent prudemment au conseil. Là leur opinion varie selon les temps et change selon les circonstances. Enfin, au milieu des tempêtes politiques les plus violentes, ils ont toujours l'adresse de trouver le port, et pour cela, on dirait qu'il leur a suffi d'avoir les yeux constamment fixés sur les girouettes du Louvre.

GABRIELLE.

Plût au ciel, ma chère Alix, que mon oncle ressemblât à ces gens que vous venez de nous dépeindre.

Dame ALIX.

Alençon ne peut tenir long-temps; les fortifications sont vieilles : j'en ai vu poser la première pierre.

ISAURE.

La garnison est nombreuse et entièrement dévouée au duc de Mayenne.

Dame ALIX.

Ah! si mon mari vivait encore! lui qui prenait si bien les places d'assaut! mais il est mort, et ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'il est mort à la bataille d'Ivri, sous les yeux de son roi : aussi je ne l'ai pas regretté.

GABRIELLE.

Et mon oncle veut me contraindre à donner ma main à un ennemi d'Henri IV!

ISAURE.

A un ligueur! n'en faites rien, ma sœur, n'en faites rien; cela vous porterait malheur et à lui aussi!

GABRIELLE.

Pourrai-je résister à mon oncle ! Vous savez, ma chère Isaure, que notre père, en mourant, lui a remis tous ses droits, et l'on dirait qu'il lui a aussi légué la tendresse qu'il avait pour nous.

Dame ALIX.

Quelle tendresse ! vouloir vous faire épouser un ligueur ! Passe encore si c'était le jeune chevalier qui nous défendit si bravement, il y a trois ans, dans la forêt de Compiègne et dont l'image depuis ce jour. . .

GABRIELLE, *rougissant.*

Alix !

Dame ALIX.

Je parle pour moi, Mademoiselle, je parle pour moi. Ce jeune inconnu m'a fait impression. Sa tournure était si noble, son regard était si doux ! et comme il se battait ! comme il se battait ! . . .

GABRIELLE.

Il fut blessé. . . . , je crois ?

Dame ALIX.

Au bras ; et vous revîntes sans votre voile.

ISAURE.

Je m'en souviens.

GABRIELLE, *soupirant.*

Et moi aussi.

(*On entend frapper à la porte du fond*).

Dame ALIX.

C'est M. le Gouverneur. Cachons promptement notre ouvrage ; nous le reprendrons demain matin.

(*Elles remettent les drapeaux et les écharpes dans l'armoire. On frappe encore*).

GABRIELLE.

Alix, nous pouvons ouvrir. (*On ouvre*).

SCÈNE II.

LES MÊMES; LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi tant tarder à m'ouvrir cette porte?

Dame ALIX.

Nous croyions que c'était l'ennemi.

LE GOUVERNEUR.

Comment, Mesdames, déjà rassemblées!

GABRIELLE.

Mon oncle, vous savez que les dames sont naturellement craintives; cette ville va, dit-on, être attaquée, et nous nous réunissons ainsi pour nous étourdir sur les dangers d'un siège.

LE GOUVERNEUR.

Pour vous étourdir! à la bonne heure, mais je n'entends pas que ces réunions se fassent chez moi. Je sais qu'en général, l'esprit des dames est fort mauvais et qu'elles désirent que le parti du roi triomphe.

Dame ALIX, *à part.*

Il triomphera!

LE GOUVERNEUR.

Il n'est pas jusqu'à mes nièces qui ne s'obstinent à méconnaître les bons principes dans lesquels je les fais élever.

Insensibles aux vertus de M. de Mayenne, elles entendent froidement le récit de ses exploits, de ses bienfaits même, et le seul nom d'Henri IV les attendrit. — Mais qu'elle est donc la cause de ce grand amour que porte le beau sexe au Béarnais?

Dame ALIX.

M. le Gouverneur, vous n'avez qu'à nous le demander.

LE GOUVERNEUR, *riant.*

Par exemple, dame Alix, je serais curieux de connaître vos raisons.

Dame ALIX.

D'abord, Monseigneur, j'ai été assez heureuse pour perdre mon mari au service du roi.

LE GOUVERNEUR.

C'est un bonheur que M. de Mayenne a procuré à bien des femmes.

Dame ALIX.

Je le crois, mais ce n'est pas tout.

COUPLETS.

Premier.

Dans mon malheur, un fils me reste,
La guerre peut me le ravir :
La paix, d'une crainte funeste,
Seule doit enfin m'affranchir.
Mon fils, au bout de ma carrière,
Fermera les yeux de sa mère :
Voilà pourquoi
J'aime le Roi!

(*Le refrain doit être répété en chœur à chaque couplet*).

ISAURE.

Mon oncle.

Deuxième.

Pour moi, j'aime beaucoup la gloire,
Et j'aime surtout mon pays;
Mais, tenez, du champ de victoire
Il nous vient bien peu de maris.
Pour le bonheur de la patrie,
Grâce à la paix on se marie :
Voilà pourquoi
J'aime le Roi !

GABRIELLE.

Mon cher oncle,

Troisième.

Grand par son nom, par sa naissance,
Respectable par ses malheurs,
Rien n'est égal à sa clémence :
Il veut régner sur tous les cœurs.
Je sais qu'il doit, par sa présence,
Rendre le repos à la France :
Voilà pourquoi
J'aime le Roi !

LE GOUVERNEUR.

Ah ! parbleu ! Mesdames, voilà de vos raisonnements ; des enfants, des maris, le repos de la France ! M. de Mayenne s'embarrasse bien de tout cela. Je vous avertis que la ville est mise en état de siège.

LES FEMMES.

En état de siège !

LE GOUVERNEUR.

Un parti nombreux de royalistes a paru dans les environs, et comme vos discours pourraient nuire à la défense de la place, en portant le trouble et la division parmi les habitants, j'ai pris des mesures pour vous empêcher de parler.

LES FEMMES, *se récriant.*

Nous empêcher de parler !

Dame ALIX.

M. le Gouverneur, votre pouvoir a ses limites.

LE GOUVERNEUR, *prenant la main de Gabrielle et la conduisant à l'écart.*

Quant à vous, ma chère Gabrielle, je vous préviens que je reçois à l'instant une lettre du Marquis, qui m'annonce son arrivée pour aujourd'hui. J'aime à croire que ce mariage n'éprouvera aucun obstacle de votre part. Le Marquis est honoré de l'estime de M. de Mayenne, et tout vous promet le sort le plus brillant.

GABRIELLE, *à part.*

Et le plus malheureux.

Dame ALIX, *bas à Gabrielle.*

Du courage, mon enfant, le protégé de M. de Mayenne ne réussira pas plus que son protecteur.

LE GOUVERNEUR.

Allez vous préparer à recevoir le Marquis.

ISAURE, *avec étourderie.*

Et moi, mon oncle, n'avez-vous à m'annoncer l'arrivée de personne?

LE GOUVERNEUR, *riant.*

J'y songerai, ma chère Isaure, j'y songerai..... Mesdames, je vous le répète, vous êtes fort aimables, mais plus de réunion chez moi : cela pourrait me compromettre. (*Il les salue, elles sortent*).

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR.

Ce mariage contrarie Gabrielle, je le vois ; n'importe : il est nécessaire à mon crédit. Le Marquis est un protégé de M. de Mayenne ; si la ligue triomphe, il peut devenir tout puissant. Gabrielle obéira. Quant à sa sœur, c'est différent ; je lui destine un franc et brave royaliste. Henri IV peut triompher, il faut avoir des amis partout. Ah ! Ah ! voici messire Caperon, l'un des échevins de la ville, (*riant*) ; je suis sûr que les nouvelles sont bonnes.

SCÈNE IV.

LE GOUVERNEUR, Messire CAPERON.

M. CAPERON.

Grande nouvelle, mon cher Gouverneur ! on assure que M. de Mayenne a fait une sortie, et qu'il a battu les royalistes sous les murs de Paris. Il paraît certain que la ligue l'emportera, ainsi vive la ligue ! Je viens renouveler entre vos mains le serment de lui être à jamais fidèle. Je jure. . . . .

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes donc bien sûr de votre fait ?

M. CAPERON.

Comment ! si j'en suis sûr ! Vous connaissez mon dévouement pour M. de Mayenne : je vous jure que le parti d'Henri IV est flambé.

LE GOUVERNEUR.

Cependant, je m'attends, à chaque instant, à être attaqué.

M. CAPERON.

Tant mieux, nous en aurons plus de gloire. La garnison est bonne. Les habitants sont bons.

LE GOUVERNEUR.

Leshabitants!....

M. CAPERON.

Oh! il y en a bien quelques-uns qui sont royalistes! les pères de famille, par exemple, les négociants, les propriétaires; mais bah! tout cela ne fait qu'une bien faible minorité, et, je vous jure.... D'ailleurs, il est un moyen sûr de paralyser tous ces gens-là.

LE GOUVERNEUR.

Et lequel?

M. CAPERON.

C'est de leur faire prêter serment de fidélité à la ligue, un petit serment bien clair....; si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

LE GOUVERNEUR.

Et s'ils ne veulent pas jurer?

M. CAPERON.

Je leur en donnerai l'exemple. Mais soyez tranquille, je prépare certain discours sur la nécessité et sur l'inviolabilité des serments.

LE GOUVERNEUR.

Appuyez sur l'inviolabilité.

M. CAPERON.

Je vous jure, Gouverneur, que vous serez content, et j'espère que vous rendrez témoignage de mon zèle et de mon dévouement.

LE GOUVERNEUR.

Dans mon premier rapport à M. de Mayenne, je parlerai de vous.

M. CAPERON, *lui donnant un papier.*

Je vous ai apporté mes nom et prénoms, et j'y ai joint une petite note sur mes sentiments pour la ligue.

LE GOUVERNEUR.

C'est bien vu. Vous n'avez plus rien à m'apprendre?

M. CAPERON.

Une nouvelle insignifiante; on ne sait pas ce qu'est devenu Henri IV. Dans son camp même, on est très-alarmé de son absence. Moi, je présume que quelqu'aventure galante.... Vous connaissez l'homme.

LE GOUVERNEUR.

De réputation, comme vous; car je ne l'ai jamais vu. Que me veut-on?

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Monseigneur, deux inconnus se sont présentés aux portes de la ville; l'un d'eux se dit votre neveu, et se fait appeler le marquis d'Etampes.

LE GOUVERNEUR.

C'est lui-même!

L'OFFICIER.

On a cru devoir s'assurer de leur personne. On les amène devant vous.

LE GOUVERNEUR.

Qu'ils entrent ; je les attends. Faites doubler les postes de la citadelle. (*L'officier sort.*)

M. CAPERON.

C'est cela, Gouverneur ; les nouvelles sont bonnes, il ne faut pas nous rendre. Je vous jure qu'à votre place, j'aimerais mieux me faire tuer pour M. de Mayenne que de capituler. Vive la ligue ! Je ne sors pas de là..... N'oubliez pas la petite note que je vous ai remise.

LE GOUVERNEUR.

Ne craignez rien.

M. CAPERON.

Ah ! je suis parfaitement tranquille, et je vais finir le second point de mon discours. (*Il sort.*)

LE GOUVERNEUR.

Je suis enchanté de l'arrivée du marquis !

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR, ENGUERAND, St.-MAURICE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER *à Enguerand et à Saint-Maurice.*

Voici M. le Gouverneur !

ENGUERAND.

Vive Dieu ! M. le Gouverneur, est-ce par votre ordre que l'on nous accueille ainsi ?

SAINT-MAURICE.

On nous escorte jusque chez vous !

LE GOUVERNEUR.

Pardon, Messieurs, mais dans une place de guerre la prudence exige.... (*Il fait un geste, les soldats sortent.*)

ENGUERAND.

Moi, qui viens épouser votre nièce!

SAINT-MAURICE.

Moi, qui viens être témoin du bonheur de mon ami!

ENGUERAND.

Deux braves ligueurs enfin!

LE GOUVERNEUR.

Soyez les bienvenus!... J'espère, Messieurs, vous faire oublier la réception qu'on vous a faite.

SAINT-MAURICE.

Si M. de Mayenne savait la manière dont on nous a reçus!

ENGUERAND.

Allons, n'en parlons plus. Mon cher Gouverneur, j'étais impatient de vous voir, et de vous dire combien je suis touché de l'honneur que vous voulez me faire en me donnant votre nièce, dont mon oncle n'a cessé de me vanter les attraits et les vertus!

LE GOUVERNEUR.

Votre oncle, mon cher marquis, m'avait aussi vanté votre tournure, vos manières; mais le portrait qu'il m'avait fait de vous était bien loin de la vérité. Je réponds maintenant du consentement de Gabrielle.

ENGUERAND.

Je suis impatient de lui présenter mes hommages. (*Il lui donne une lettre.*) Gouverneur, mon oncle vous écrit.

LE GOUVERNEUR, *prenant la lettre et l'ouvrant.*

Vous permettez, Messieurs?

SAINT-MAURICE, *bas à Enguerand.*

On ne nous avait pas trompés, le marquis leur est inconnu.

ENGUERAND.

Vive Dieu! notre affaire est bonne.

LE GOUVERNEUR, *lisant.*

Oh! c'est bien lui! toujours la même gaîté, la même exaltation, la même fidélité à la Ligue; et cependant il craint que le parti du Béarnais ne l'emporte.

SAINT-MAURICE.

Quant à nous, Gouverneur, je vous assure que nous ne le craignons pas.

LE GOUVERNEUR, *bas à Enguerand.*

Marquis, c'est sans doute un de vos amis?

ENGUERAND.

Le meilleur.

LE GOUVERNEUR, *de même.*

Il pense bien?

ENGUERAND.

Comme moi.

LE GOUVERNEUR.

(*A part.*) Tant pis, j'aurais fait deux mariages. (*Haut.*) Marquis, je vais prévenir ma nièce de votre arrivée. Vous la verrez aujourd'hui et vous l'épouserez demain.

ENGUERAND, *regardant Saint-Maurice.*

Demain, Gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Oh! il n'y a pas un moment à perdre; le siège peut commencer, je puis être tué. (*Riant.*) Je veux mettre ma nièce en sûreté. Je vous laisse, mon cher marquis; je vais aussi donner des ordres pour qu'on prépare vos appartements, vous serez bien, je vous loge au gouvernement. Vous devez vous y regarder comme chez vous.

SAINT-MAURICE, *riant à part*

Il a raison, nous sommes de la maison du Roi. (*Le Gouverneur les salue et sort.*)

SCÈNE VII.

ENGUERAND, St.-MAURICE.

ENGUERAND.

Chevalier, le ciel a secondé notre téméraire entreprise.

SAINT-MAURICE.

Imprudente serait peut-être mieux dit, comte! Mais nous voilà seuls; apprenez-moi les motifs qui vous ont déterminé à adopter ce hardi stratagême. Envoyé auprès de vous par le Roi, j'arrive : le marquis d'Etampes venait d'être arrêté par vos soldats; et vous croyant certain, d'après la lecture de quelques papiers trouvés sur lui, qu'il n'était point connu du gouverneur, dont il allait épouser la nièce, vous vous déterminez à vous introduire dans la place sous son nom. Vous me proposez d'y pénétrer avec vous, je n'hésite point à vous suivre; mais nous courons ici les plus grands dangers. Notre ruse peut être découverte. Quand vous cesserez d'être le prétendu, nous deviendrons espions. (*En riant.*) Et si nous sommes destinés

à être pendus de compagnie, ce qui sera très-honorable pour moi, je vous avoue, mon cher comte, que je ne serais pas fâché d'en savoir, au moins, la cause.

ENGUERAND *avec gaîté.*

C'est pour le Roi, chevalier.

SAINT-MAURICE.

Sa volonté soit faite en toute chose! Cependant....

ENGUERAND.

Chevalier, à la bataille d'Ivry j'eus le bonheur de ne point perdre de vue le panache du Roi. Je fus blessé sous ses yeux, et long-temps on désespéra de mes jours. Quand je reparus au camp, Henri voulut me voir : il me donna son épée, sur laquelle j'ai fait graver avec orgueil ces mots flatteurs, *épée du Roi;* et il me dit, en me pressant sur son cœur : « Comte Enguerand, c'est vous que j'ai choisi » pour aller délivrer mes bonnes villes de la Normandie » qui gémissent encore sous le joug de Mayenne. Allez! » mais souvenez-vous que de tous les remparts que vous » rangerez sous ma loi, ceux que vous prendrez par » douces paroles et persuasion me seront les plus agréa» bles. »

SAINT-MAURICE *attendri.*

Excellent prince!

ENGUERAND.

Ces mots ont réglé ma conduite. Déjà plusieurs villes m'ont ouvert leurs portes, au seul nom du meilleur des rois; et j'espère que les vœux de son cœur seront entièrement comblés. Des rapports exagérés peut-être m'ont dépeint le gouverneur d'Alençon comme entièrement dévoué à Mayenne, et bien résolu à la résistance. L'occasion de le

connaître par moi-même s'est présentée, et je l'ai saisie avec empressement. Un autre motif me portait d'ailleurs à cette démarche hardie. Vous savez, chevalier, avec quel enthousiasme les dames françaises ont embrassé la bonne cause. Je suis instruit que le beau sexe de cette ville est particulièrement dévoué au Roi, et qu'il n'attend qu'une occasion favorable pour faire éclater ses sentiments; je veux mettre à profit ces nobles dispositions. La garnison est, dit-on, nombreuse, déterminée; mais si les dames sont, ici, belles et courageuses comme dans les autres villes de France, vive Dieu! chevalier, demain avant le lever du jour, nous aurons pris la ville, et le Roi n'aura pas perdu un seul de ses sujets.

RONDEAU.

Vive le Roi! vive le Roi!
C'est le cri de toutes nos belles.
Quel Français, soumis à leur loi,
Refuserait de crier avec elles :

Vive le Roi! vive le Roi!

Henri, par ses vaillantes armes,
Soumet à ses lois les ligueurs;
Et nos dames, par leurs charmes,
Au Roi soumettent les cœurs.
Par des épigrammes cruelles
On les railla sur leur légèreté;
Ah! pour leur prince, qui mieux qu'elles
Fit preuve de fidélité?
Aux héros servant de modèles,
Bravant le ligueur irrité,
Entendez-vous au milieu des rebelles?...

Vive le Roi! vive le Roi! etc. etc.

Objet charmant, de qui la douce image,
Malgré l'absence, est toujours dans mon cœur :
Hélas ! aurais-tu le malheur
De refuser à mon Roi ton hommage ?
Par la candeur tes traits sont embellis;
Dans tes regards respire la décence ;
Et sur ton front, si tu portais des lis,
On te prendrait pour l'innocence.

Vive le Roi ! vive le Roi ! etc. etc.

SAINT-MAURICE.

Ainsi c'est avec les femmes que nous allons négocier?

ENGUERAND *riant.*

Ce sont de bons auxiliaires.

SAINT-MAURICE.

Oui, dans la guerre qu'on fait à leurs maris. Tenez, mon cher comte, je parierais que vous n'avez pas encore songé au plus grand de tous les dangers qui nous menacent ici.

ENGUERAND.

Quel est-il?

SAINT-MAURICE.

C'est de vous voir forcé, pour ne pas nous trahir, d'épouser au nom du marquis la nièce du gouverneur.

ENGUERAND.

Vous m'y faites songer; ce gouverneur est pressé.

SAINT-MAURICE.

La demoiselle ne l'est peut-être pas moins. Je suis curieux de voir comment vous allez vous tirer de là. Voilà précisément votre prétendue.

ENGUERAND.

Reprenons notre rôle, et ne disons plus de bien du Roi.

SAINT-MAURICE.

Je crains que l'habitude ne me fasse faire quelqu'imprudence.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; LE GOUVERNEUR amenant GABRIELLE.

LE GOUVERNEUR, *bas à Gabrielle.*

Venez, venez, ma chère Gabrielle ; je suis certain que, lorsque vous l'aurez vu, vous ne ferez plus de difficulté.

GABRIELLE.

Je vous l'ai dit, mon oncle ; rien ne peut me faire changer de sentiment.

LE GOUVERNEUR *la présentant.*

Voici, mon cher marquis, le trésor dont votre oncle vous a parlé.

SAINT-MAURICE, *bas à Enguerand.*

Comte, elle est charmante.

ENGUERAND *avec indifférence.*

Gouverneur, mademoiselle est en effet digne, par ses grâces et par sa beauté.... (*Il la regarde.*) Que vois-je ?

GABRIELLE *le regardant aussi.*

(*A part.*) Ciel ! c'est lui.

LE GOUVERNEUR *à part.*

J'en étais sûr, elle est frappée comme moi de sa tournure imposante. (*Avec satisfaction.*) Eh bien, ma chère Gabrielle, conviens que tu ne t'attendais pas à ce qui t'arrive ?

GABRIELLE, *embarrassée.*

Non, non, certainement, mon oncle, je ne m'y attendais pas.

ENGUERAND, *à part.*

La singulière rencontre !

LE GOUVERNEUR.

Ces oncles choisissent ordinairement si mal les prétendus de leurs nièces ! Mon cher marquis, comment la trouvez-vous ? Bien, n'est-ce pas ? Vous connaîtrez son cœur, vous apprécierez ses qualités ; et, comme je vous l'ai dit, vous l'épouserez demain.

SAINT-MAURICE, *bas.*

Vous l'entendez, comte, demain.

ENGUERAND, *bas.*

Vive Dieu ! plût au ciel que ce fût ce soir !

SAINT-MAURICE.

(*A part.*) Allons, le voilà plus pressé que le gouverneur... Mais cette belle inconnue dont vous m'avez si souvent parlé?

ENGUERAND.

Voús la voyez, chevalier.

SAINT-MAURICE.

Il se pourrait.... ?

ENGUERAND.

Tâchez d'éloigner le gouverneur.

SAINT-MAURICE, *bas à Enguerand.*

Laissez-moi faire. (*Haut.*) Gouverneur, les fortifications d'Alençon sont-elles en bon état ?

LE GOUVERNEUR.

Je puis soutenir un siége de dix ans. Je veux vous montrer nos remparts, et vous communiquer mes plans de défense.

SAINT-MAURICE, *à part.*

Parbleu, ils seront en bonnes mains.

ENGUERAND, *bas, à Saint-Maurice.*

Profitez de l'occasion, chevalier ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

SAINT-MAURICE.

Venez, gouverneur; je puis vous donner de très-bons conseils. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, ENGUERAND.

ENGUERAND.

Eh quoi ! mademoiselle, c'est vous que j'ai le bonheur de revoir, vous que j'ai tant cherchée depuis trois ans !

GABRIELLE.

Quoi ! seigneur, vous auriez gardé mon souvenir ?

ENGUERAND.

Pouvez-vous en douter ?

GABRIELLE, *réprimant un mouvement de joie.*

Et cependant vous ignoriez que j'étais en ces lieux, et vous veniez en chercher une autre.

ENGUERAND.

Qui, moi, moi !... (*S'arrêtant.*) Je ne puis en ce moment me justifier à vos yeux. Qu'il vous suffise de savoir que depuis le jour où je fus assez heureux pour vous défendre, votre image m'a suivi partout. (*S'approchant d'elle avec émotion.*) Mes traits étaient donc restés dans votre mémoire ?

GABRIELLE.

Dans ma mémoire ! Non, seigneur; la reconnaissance les avait mieux placés.

ENGUERAND.

Que ce jour est heureux pour moi !

GABRIELLE, *à part.*

Et pour moi !... Pourquoi faut-il qu'un si brave chevalier méconnaisse les vertus de son Roi, et consacre son épée à la défense de la Ligue ?

ENGUERAND, *à part.*

Nièce du gouverneur, son oncle lui a sans doute inspiré ses sentiments.

GABRIELLE, *à part.*

Si je pouvais le ramener à l'honneur !

ENGUERAND, *à part.*

Si je pouvais lui faire aimer le Roi !

GABRIELLE.

Il m'eût été bien doux, seigneur chevalier, de trouver, dans l'époux que mon oncle m'avait choisi, celui que la reconnaissance offrait sans cesse à mon souvenir, et que je n'espérais plus revoir ; mais cette heureuse circonstance n'a rien changé à mes sentiments ; et ce que je croyais venir dire à un inconnu, je ne crains pas de vous l'adresser.... Ma main ne peut vous appartenir.

ENGUERAND.

Qu'entends-je ?

GABRIELLE.

Apprenez un secret que je n'ai voulu révéler qu'à vous : mon père mourant en a disposé.

ENGUERAND.

Votre père !... et quel est le chevalier qu'il a jugé digne de tant de bonheur ?

GABRIELLE.

Celui qui la méritera le mieux.

ENGUERAND.

La mériter ! vive Dieu !

DUO.

Parlez, parlez, que faut-il faire
Pour obtenir une faveur si chère?

GABRIELLE.

De l'écharpe blanche paré
Au champ d'honneur il faut aller combattre.

ENGUERAND.

Et sous quel étendard ?

GABRIELLE.

Sous celui d'Henri quatre.

ENGUERAND, *à part.*

Qu'entends-je? ô moment désiré !
Ma maîtresse est fidèle au monarque adoré !
(Elle lui ceint l'écharpe.)
Ah ! cessez d'une ligue impie
De seconder les efforts superflus !

ENGUERAND, *en riant.*

A vos grâces, à vos vertus,
Sans peine je la sacrifie.
De l'écharpe blanche paré,
Au champ d'honneur je veux toujours combattre
Sous l'étendard d'Henri quatre.

GABRIELLE, *prenant un panache blanc.*

S'il veut devenir mon mari,
Je prétends que l'objet de ma vive tendresse
Sur son front noble et fier fasse flotter sans cesse
Le panache du bon Henri.

ENGUERAND *jette sa plume rouge et place le panache blanc à son chapeau.*

Signe connu de la victoire,
Combien tu dois être chéri !
Tous les Français qui t'ont suivi
N'ont point quitté le sentier de la gloire !

ENSEMBLE.

O moment désiré !
Ce que j'aime est fidèle
Au monarque adoré
Que la patrie appèle.

GABRIELLE.

De respect et d'amour, ah ! je sens mon cœur battre.
A cet air et noble et galant,
A ce panache blanc,
Il me semble voir Henri quatre !

ENSEMBLE.

Plus d'ennuis ! plus d'effroi !
Par un bonheur extrême
Je trouve ce que j'aime,
Et son cœur est au Roi.

(A la fin du duo, Enguerand tombe aux genoux de Gabrielle et lui baise la main avec transport. Le Gouverneur entre et s'arrête dans le fond.)

SCÈNE X.

LES MÊMES ; LE GOUVERNEUR, CAPERON, soldats, valets du Gouverneur.

LE GOUVERNEUR *(il a une lettre à la main).*

Vrai Dieu ! quel vert galant !

M. CAPERON.

Je suis sûr qu'il lui prêtait serment de fidélité.

ENGUERAND, *en le voyant veut cacher le panache.*

Imprudent !

GABRIELLE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ?

LE GOUVERNEUR, *avec ironie.*

Gardez, gardez ce panache blanc ; il vous sied à ravir, monsieur le Ligueur.

M. CAPERON.

Oui, je vous jure qu'il vous va fort bien; on dirait que vous l'avez toujours porté.

ENGUERAND, *à part.*

Que signifie ce langage?

GABRIELLE.

Mon oncle, c'est moi qui ai exigé de monsieur le marquis....

LE GOUVERNEUR.

De monsieur le marquis? C'est fort bien; mais M. le marquis voudrait-il m'expliquer le message que je viens de recevoir, à l'instant, de l'armée royale qui est sous nos murs?

ENGUERAND.

Un message?

GABRIELLE, *écoutant.*

De l'armée royale!

LE GOUVERNEUR, *avec ironie.*

Écoutez, écoutez, monsieur le marquis. (*Lisant.*) » Gouverneur, un transfuge de l'armée royale se rend » dans vos murs. Je profite de cette occasion pour vous » faire connaître ma mésaventure. Je suis tombé ce matin » presque aux portes de votre ville dans une embuscade de » soldats royalistes. On s'est emparé de tous mes papiers, » et peut-être s'en servira-t-on pour envoyer des espions » dans la place. Il est bon que vous en soyiez prévenu. »

ENGUERAND, *à part.*

Nous sommes trahis!

LE GOUVERNEUR, *lisant, mais avec indifférence et comme pour arriver à la signature.*

« A mon départ de Paris, on ignorait ce qu'était devenu
» le Roi. On dit, ici, qu'il vient faire en personne le siége
» de votre ville. Je suis désespéré de ne pouvoir contribuer
» à la conserver à la Ligue, et je maudis mille fois le mal-
» heur qui retarde mon mariage avec votre aimable nièce.

» *Signé* le marquis d'ÉTAMPES. »

GABRIELLE, *regardant Enguerand.*

Le marquis! Ce n'est pas lui.

ENGUERAND, *à part, résigné.*

Allons, nous voilà pris!

M. CAPERON.

Je vous jure, gouverneur, qu'il est plus embarrassé que vous et moi.

LE GOUVERNEUR, *montrant la lettre.*

Eh bien, Monsieur le marquis, qu'avez-vous à répondre à cela?

ENGUERAND, *avec noblesse.*

Gouverneur, je vous ferai connaître mes intentions.

LE GOUVERNEUR.

Oh! je les connais, je les connais; on sait quelles sont les intentions des gens qui s'introduisent furtivement dans les places de guerre, et l'on sait aussi quel châtiment leur est réservé. Déjà votre complice est arrêté; le conseil s'assemble, et vous allez y être jugé selon toute la rigueur des lois.

GABRIELLE, *suppliante.*

Mon oncle!.....

ENGUERAND, *à part.*

Vive Dieu! ceci passe la raillerie.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR.

Soldats, qu'on l'arrête à l'instant. *(Des soldats entrent)*

ENGUERAND.

M'arrêter !

LE GOUVERNEUR.

Rendez votre épée.

ENGUERAND.

Mon épée !

GABRIELLE.

O cruel moment !

ENGUERAND, *se préparant à se défendre.*

Ton espérance ici sera trompée.
(Montrant son épée.)
Qui de vous viendra me l'ôter ?

M. CAPERON, *passant de l'autre côté.*

Oser ainsi se révolter !

LES SOLDATS.

Oser ainsi se révolter !

LE GOUVERNEUR.

Qu'on le désarme !

GABRIELLE.

Hélas ! il ne peut résister.

ENGUERAND, *à part.*

Ton attente, ô mon Roi, ne sera pas trompée.
Je remplirai tous tes souhaits.
Et ce n'est pas à ton épée
A verser le sang des Français.

(Il rend avec noblesse son épée au gouverneur.)

LE GOUVERNEUR.

A la tour, allez, qu'on l'entraîne;
Vous m'en répondez, soldats.

M. CAPERON.

Gardez-le bien.

GABRIELLE.

Voyez ma peine.

LE GOUVERNEUR.

Allez, et ne le quittez pas.

GABRIELLE, *se précipitant aux pieds de son oncle.*

Arrêtez, je lui dois la vie.

LE GOUVERNEUR.

Quoi! vous le connaissez?

GABRIELLE.

Je connais sa valeur
Et sa galanterie.

M. CAPERON.

C'est un roman sur mon honneur.

LE GOUVERNEUR, *à Engueraud.*

Votre nom?

ENGUERAND, *fièrement.*

Je veux le taire.

LE GOUVERNEUR.

Votre rang?

ENGUERAND, *de même.*

C'est un mystère.
Un seul titre m'est cher, et fait tous mes succès.

LE GOUVERNEUR.

Quel est-il donc?

ENGUERAND.

Celui de chevalier français.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

A sa démarche imposante,
(Examinant l'épée.)
A cette arme riche et brillante,
(Apercevant l'inscription.)
Tout me dit que son rang..... Grands Dieux!
Se pourrait-il? dois-je en croire mes yeux?

LES SOLDATS.

Marchons!

ENGUERAND *à Gabrielle.*

Adieu, femme charmante.
Conserve mon souvenir.

GABRIELLE.

Je veux vous sauver ou mourir!

SOLDATS.

Marchons!

LE GOUVERNEUR.

Demeurez... (*bas à M. Caperon.*) On ignore
Ce qu'Henri quatre est devenu.
J'ai surpris ce noble inconnu
Près d'une belle qu'il adore;
De sa fierté,
Sa majesté,
Déjà mon âme était frappée;
Et sur cette arme, ici, je voi
Ces mots gravés : « Épée
» Du Roi. »
Si c'était lui?

M. CAPERON.

Quelle folie!
(Après avoir regardé l'épée et réfléchissant.)
Mais, gouverneur, vraiment
Votre nièce est jeune et jolie :
Voilà, voilà le vert galant.

ENGUERAND, GABRIELLE, *à part.*

Il balance, il délibère.....
Que veut dire tout ce mystère?

LE GOUVERNEUR, *à part à M. Caperon.*

Avez-vous vu comme il voulait
Contre tous ces soldats combattre,
Quand par mon ordre on l'arrêtait?

M. CAPERON.

Voilà, voilà le diable à quatre.

LE GOUVERNEUR.

Oh! c'est le Roi certainement.
Ah! gardez bien ce secret important.

M. CAPERON, *levant la main.*

Ah! je vous en fais le serment.

LE GOUVERNEUR.

(Aux soldats.) Éloignez-vous; *(à ses gens.)* vous, qu'on prépare,
Pour ce noble étranger, l'appartement d'honneur.

LES SOLDATS ET LES VALETS.

Ah! vraiment le trait est bizarre
De la part du gouverneur.

ENGUERAND, *à part.*

Sûrement sa tête s'égare.

GABRIELLE, *à part.*

Ah! l'espérance est dans mon cœur.

LE GOUVERNEUR.

Qu'un festin somptueux s'apprête;
Choisissez mes vins
Les plus fins.

ENGUERAND, *à part.*

Allons, allons, il perd la tête.

LE GOUVERNEUR *lui rendant l'épée avec respect.*

Reprenez cette épée, elle est bien dans vos mains.

ENGUERAND.

Allons, allons, il perd la tête.

LE CHOEUR.

Allons, allons, que tout s'apprête.

ENGUERAND, GABRIELLE.

Mais pourquoi donc cette fête?
Vraiment, il est singulier!
C'est en ami qu'il {me / le} traite,
Et non pas en prisonnier.

SOLDATS, VALETS.

Mais pourquoi donc cette fête?
Vraiment il est singulier!
Est-ce donc ainsi qu'il traite
Un espion prisonnier?
Allons, allons, que tout s'apprête.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le jardin de l'hôtel du Gouverneur. La maison est à droite de l'acteur; les remparts et les tours de la ville sont dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-MAURICE, *seul.*

En vérité, je n'entends rien à ce qui nous arrive. Le gouverneur me montrait charitablement les endroits faibles de la ville que nous assiégeons, lorsqu'une lettre lui apprend la ruse dont nous nous sommes servis pour nous introduire dans la place. Dans sa colère, il me fait arrêter, me menace de me faire pendre; et voilà qu'un instant après il vient lui-même ouvrir ma prison, en me priant de vouloir bien excuser un premier mouvement de vivacité. Pour achever de faire oublier ses torts, il vient de nous donner un dîner excellent. Son vin est exquis, et j'ai remarqué qu'il nous le versait avec une certaine satisfaction. Il faut être juste, nous l'avons bu de même.

RONDEAU.

Compagnons d'Henri quatre,
Grâces à ses leçons,
Comme lui nous savons,
Aimer, boire et combattre.

Lorsqu'il se présente à nos yeux,
Ou belle dame, ou gentille fermière,
Également chacune sait nous plaire,
Et devient l'objet de nos vœux.
A table, toujours joyeux,
Dans un palais, dans la chaumière,
Nous buvons à plein verre
Le vin exquis du grand seigneur
Comme le vin du laboureur.

Compagnons d'Henri quatre, etc.

Soudain que le clairon nous appèle aux combats :
Favori de la victoire,
Quand notre Roi marche à la gloire,
Nous sommes sur ses pas.

Compagnons d'Henri quatre, etc.

SCÈNE II.

SAINT-MAURICE, dame ALIX, ISAURE.

SAINT-MAURICE, *les voyant approcher, les salue.*

Oh! oh! que me veulent ces dames?

Dame ALIX, *à Isaure.*

Ce n'est pas lui; c'est son compagnon d'infortune! N'importe, il faut remplir notre mission.
(*Elles avancent en faisant toujours des révérences d'un air mystérieux.*)

SAINT-MAURICE.

(*A part.*) Voilà du cérémonial du temps du roi Dagobert.

Dame ALIX, *avec mystère.*

Seigneur, je suis députée vers vous.....

SAINT-MAURICE.

Ah ! c'est une députation !

Dame ALIX.

Par les dames de la ville.

ISAURE.

Et les demoiselles.

SAINT-MAURICE.

Il fallait venir en corps !

Dame ALIX.

Seigneur, elles m'ont fait l'honneur de me choisir dans cette circonstance pour les commander en chef et pour les représenter.

SAINT-MAURICE.

Madame, certainement, vous m'en donnez une idée fort respectable ! et cette aimable enfant est sans doute...

ISAURE, *faisant la révérence.*

L'aide de camp de madame, Seigneur.....

SAINT-MAURICE, *à part.*

Que ne suis-je son général !

Dame ALIX, *en confidence.*

Seigneur, ayant appris que vous étiez de notre parti.....

SAINT-MAURICE, *étonné.*

De votre parti ?

Dame ALIX.

Du parti d'Henri IV ! Nous venons vous offrir les moyens de quitter la ville et de retourner à votre camp !

SAINT-MAURICE.

Quitter la ville ! Eh ! pourquoi ? Nous y sommes si

bien ! Vous ne savez donc pas toute l'estime que M. le Gouverneur a pour nous ?

Dame ALIX, *avec mystère.*

Nous sommes informées que M. le Gouverneur, persuadé que vous êtes des principaux chefs de l'armée royale, en vous traitant avec tous les égards dus à votre rang, se propose de vous envoyer à M. de Mayenne pour lui faire sa cour.

SAINT-MAURICE.

Vous croyez ?

Dame ALIX.

Nous en sommes sûres.

ISAURE.

Nous avons des intelligences dans le conseil.

SAINT-MAURICE, *réfléchissant à part.*

Mais vraiment, ce qu'elles disent là.....

Dame ALIX.

Retournez à votre camp ; vous pouvez vous reposer sur nous des intérêts du Roi dans cette ville. Nous avons déjà converti bon nombre de Ligueurs.

ISAURE.

Pour ma part, j'ai fait beaucoup de royalistes.

Dame ALIX.

Toutes nos dispositions sont faites, et quand vous monterez à l'assaut, nous irons, s'il le faut, sur la brèche vous tendre des échelles.

SAINT-MAURICE.

Par Saint-Michel ! le Roi a raison d'aimer les dames ! elles se montrent bien dans cette affaire-ci !

Dame ALIX.

Instruisez votre compagnon du danger que vous courez et des moyens que l'on vous offre pour vous y soustraire. Dans une heure, mon aide-de-camp viendra prendre votre réponse.

SAINT-MAURICE.

Votre aide-de-camp!..... Je le reverrai avec plaisir.

ISAURE.

Comme ces royalistes sont aimables!
(*Dame Alix et Isaure sortent.*)

SCÈNE III.

SAINT-MAURICE, *seul.*

Ce damné Gouverneur serait-il capable de nous envoyer à M. de Mayenne! nous ne voudrions pourtant pas entrer dans Paris avant le Roi.

SCÈNE IV.

SAINT-MAURICE, LE GOUVERNEUR, M. CAPERON.

LE GOUVERNEUR, *bas, à M. Caperon.*

Les portes de la ville sont fermées, les postes sont triplés, les nouvelles que j'attends règleront notre conduite.

M. CAPERON, *de même.*

Au fond, qu'est-ce que nous demandons? Le bonheur de la France, et voilà tout.

LE GOUVERNEUR, *apercevant Saint-Maurice.*

Voilà son compagnon : il faut le questionner adroitement, afin d'apprendre qui ce peut être.

M. CAPERON.

Parbleu! je jurerais que c'est quelque grand seigneur de la cour.

SAINT-MAURICE.

Ah! vous voilà, Gouverneur. Recevez mes remerciements; vous venez de nous traiter en princes.

LE GOUVERNEUR.

Seigneur, je vous ai traités comme vous le méritez.

SAINT-MAURICE, *à part.*

Parbleu, voilà un ligueur bien poli. (*Haut.*) Mais qu'avons nous donc fait pour nous attirer tant de preuves de bienveillance?

LE GOUVERNEUR.

Tenez, seigneur, la feinte est inutile. J'ai tout découvert.

M. CAPERON.

Nous savons tout.

SAINT-MAURICE.

Comment?

LE GOUVERNEUR.

Nous avons reconnu le chevalier que vous accompagnez.

SAINT-MAURICE.

Quoi! vous sauriez?

LE GOUVERNEUR.

Nous savons que ce chevalier est le Roi de Navarre en personne.

M. CAPERON, *bas.*

Voyez comme il se trouble !

SAINT-MAURICE, *stupéfait.*

Henri IV !

M. CAPERON.

Oui, Seigneur, Henri IV.

SAINT-MAURICE.

Allons, vous voulez rire !

LE GOUVERNEUR.

Ne cherchez pas à nous en dissuader ; nous sommes assurés que c'est le Roi.

SAINT-MAURICE, *à part.*

Oh ! parbleu ! l'aventure est plaisante ! et moi qui m'étonnais ! . . . . (*haut*). Mais, qui donc a pu vous faire croire ? . . . .

LE GOUVERNEUR.

J'ai lu sur son épée : *Epée du Roi.*

SAINT-MAURICE, *à part.*

En effet, ce sont les mots que le Comte y fit graver en la recevant.

M. CAPERON.

Ce n'est pas tout ! M. le Gouverneur l'a surpris aux genoux de sa nièce et lui faisant les plus tendres déclarations. Quand on est venu l'arrêter, il a voulu défendre son épée contre vingt soldats ; et enfin, à table, je lui ai versé à boire.

SAINT-MAURICE.

Souvent, c'est vrai.

LE GOUVERNEUR, *riant.*

Et vous savez s'il boit bien !

SAINT-MAURICE.

Comment ! c'est à ces preuves que vous avez vu que c'était Henri IV ?

M. CAPERON.

Eh ! seigneur, qui ne connaît son portrait ?

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,
Et d'être un vert galant.

SAINT-MAURICE.

Il n'y a rien à répondre à cela.

LE GOUVERNEUR.

Quant à vous, Seigneur, vous êtes sans doute un de ses favoris puisque vous n'avez pas craint de l'accompagner en ces lieux.

SAINT-MAURICE.

(*A part.*) Amusons-nous. (*Haut.*) C'est que j'ai autant de plaisir à être présenté à ses ennemis qu'à ses amis.

LE GOUVERNEUR, *à part à M. Caperon.*

C'est M. le maréchal de Biron.

M. CAPERON.

Vous le suivez donc partout ?

SAINT-MAURICE.

Par saint Michel ! S'il livrait bataille sans moi, je me pendrais.

M. CAPERON, *bas au Gouverneur.*

Gouverneur, c'est le fameux Crillon.

LE GOUVERNEUR.

Savez-vous qu'il a fait une grande imprudence de s'introduire ainsi dans une ville de la ligue ?

SAINT-MAURICE.

Oh ! je le lui ai dit. Je l'aime; mais je ne le flatte pas. Je lui dis toujours la vérité.

LE GOUVERNEUR, *bas.*

Pour le coup, c'est M. de Sully.

M. CAPERON.

(*Bas.*) Il n'y a pas de doute, c'est M. de Sully. (*Haut.*) Voici Sa Majesté.

SAINT-MAURICE, *à part.*

Nous allons voir comment il soutiendra sa royauté.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ENGUERAND. (*Il a toujours le panache blanc.*)

ENGUERAND.

Vive Dieu ! Gouverneur, vous êtes un homme charmant, on ne traite pas plus loyalement un ennemi.

LE GOUVERNEUR.

Sire, Votre Majesté n'est l'ennemi de personne.

ENGUERAND.

Que veut-il dire ?

M. CAPERON, *à Saint-Maurice, bas.*

Il est bien surpris de se voir découvert!

SAINT-MAURICE, *de même.*

C'est assez naturel, il ne s'attendait pas à cela (*à part*) ni moi non plus.

LE GOUVERNEUR.

Sire, mon langage vous étonne, je le vois; mais M. de Sully, que voilà, nous a tout avoué.

ENGUERAND, *regardant Saint-Maurice avec étonnement.*

M. de Sully!

SAINT-MAURICE, *à part.*

En voici bien d'une autre!

LE GOUVERNEUR.

Oui, Sire, et je rends grâce au hasard qui amène le Roi de Navarre dans mon gouvernement.

ENGUERAND.

Le Roi de Navarre?...

LE GOUVERNEUR.

Un soldat ne connaît que son devoir, et je remplirai le mien; mais Votre Majesté verra que je sais respecter le malheur, et que ses vertus et ses brillantes qualités n'ont pas de plus grand admirateur que moi.

ENGUERAND.

Mon cher Gouverneur, auriez-vous formé le projet de rire à mes dépens?

M. CAPERON.

Nous moquer de Votre Majesté! Ah! Sire!...

LE GOUVERNEUR.

AIR (*) :

Je sers la ligue et Mayenne,
Et je les sers de bonne foi ;
Mais, je le confesse sans peine,
J'admire en vous un grand Roi.

Si du ciel la toute puissance
Vous avait rendu vos droits ;
Soumis à vos heureuses lois,
J'aurais à votre défense,
Avec transport, et pour toujours,
Consacré mon épée et mes jours.

Mais mon amour pour la ligue est sincère;
Mayenne a reçu mon serment,
Et jamais, mon cœur le sent,
On ne trahit un serment volontaire,
Sans remords et sans châtiment.

Je sers la ligue et Mayenne,
Et je les sers de bonne foi ;
Mais, je le confesse sans peine,
J'admire en vous un grand Roi.

ENGUERAND.

Je veux mourir, Gouverneur, si je comprends quelque chose à tout ce que vous me dites-là.

LE GOUVERNEUR.

Sire, Votre Majesté n'a rien à craindre. Libre dans l'enceinte de cette citadelle sous le simple titre de Chevalier, elle y recevra tous les honneurs qui lui sont dûs, et y restera jusques au moment où les circonstances en ordonneront autrement.

(*) A Paris on passe cet air. Le Gouverneur reprend aussitôt. Sire, Votre Majesté n'a rien à craindre, etc.

ENGUERAND.

Mais, Gouverneur!...

LE GOUVERNEUR.

Je fais mon devoir, et je supplie Votre Majesté de me le pardonner.

ENGUERAND, *à Saint-Maurice.*

Allons, décidément il veut que je sois le Roi de Navarre.

SAINT-MAURICE, *riant.*

Sire, la Navarre est un bon pays.

M. CAPERON, *bas.*

Gouverneur, pendant qu'il est en notre pouvoir, si nous lui faisions prêter serment de fidélité à la Ligue?

LE GOUVERNEUR.

Nous avons le temps. Sire, Votre Majesté peut ordonner dans le château; excepté la garnison, tout le monde s'empressera de lui obéir; je vais donner des ordres en conséquence.

ENGUERAND.

Gouverneur, la seule grâce que je vous demande, c'est de vouloir bien supprimer dans vos discours les mots de Sire et de Majesté. Je n'y tiens pas du tout. Appelez moi le comte Enguerand, et que la présence du Roi dans cette ville soit un secret pour tout le monde.

LE GOUVERNEUR.

Votre Majesté sera obéie.

M. CAPERON, *bas en sortant.*

Voilà bien sa simplicité.

(*Après plusieurs saluts très-respectueux, le Gouverneur et M. Caperon sortent.*)

SCÈNE VI.

ENGUERAND, SAINT-MAURICE.

ENGUERAND.

Chevalier, je crois que tous ces gens-là sont fous.

SAINT-MAURICE.

Sire, je suis de l'avis de Votre Majesté.

ENGUERAND.

Et vous aussi, Chevalier? de grâce, finissez cette plaisanterie.

SAINT-MAURICE.

Non pas, car lorsque vous cesserez d'être Henri IV, je cesserai d'être Sully, et je trouve la place bonne.

ENGUERAND.

Mais comment ai-je donc fait la conquête du royaume de Navarre?

SAINT-MAURICE.

Sire, par votre épée.

ENGUERAND.

Mon épée! comment?

SAINT-MAURICE, *lui montrant son épée.*

Lisez : votre air noble et votre galanterie ont fait le reste ; quant à moi, j'ai parlé de vos défauts et à ma sincérité l'on a reconnu Sully.

ENGUERAND.

Chevalier, il faut les détromper.

SAINT-MAURICE.

Le Roi lui-même n'y parviendrait pas.

ENGUERAND, *par réflexion.*

Eh bien, profitons de cette erreur, et revêtus de ces noms chers et sacrés, expions ce sacrilége en servant la cause du Prince et de la patrie, en exauçant surtout les vœux du Béarnais, ce sont ceux de l'humanité; le temps presse : cette nouvelle ruse peut avoir le sort de la première; ne perdons pas un seul instant. Allez, Chevalier, allez vous concerter avec les dames de la ville; elles sont pour nous, tout ce qui est sensible est au Roi.

SAINT-MAURICE.

Et les femmes me paraissent sensibles, dans ce pays-ci. Je me rends auprès de la respectable dame qu'elles nous ont déjá envoyée en députation. Je suis sûr que son aide-de-camp m'aidera à trouver quelque ruse de guerre, pour tromper le Gouverneur. On vient; c'est votre belle inconnue. En vérité, tout ce qui nous arrive ici tient du roman.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ENGUERAND, GABRIELLE,

ENGUERAND.

Il m'est donc permis de vous revoir !

GABRIELLE.

Oui, seigneur, mais pour la dernière fois.

ENGUERAND.

Pour la dernière fois, Gabrielle! et vous aussi, vous voulez m'abandonner!

GABRIELLE.

On dit que M. le Duc de Mayenne envoye des forces considérables au secours de cette ville.

ENGUERAND.

Vive Dieu! et je suis prisonnier!

GABRIELLE.

Vous pouvez être libre à l'instant.

ENGUERAND.

Par quel moyen?

GABRIELLE.

Proposez à mon oncle votre échange avec le Marquis.

ENGUERAND.

Celui qu'il vous destinait?

GABRIELLE.

Mon oncle acceptera; l'amitié qui le lie à la famille du Marquis lui en fait une loi. J'avais résisté jusqu'à ce jour au desir qu'il a de nous unir; aujourd'hui, je me détermine à ce douloureux sacrifice, s'il consent, à ce prix, à vous rendre la liberté.

ENGUERAND, *avec transport.*

Et vous avez cru que je pourrais jamais....

GABRIELLE, *avec noblesse.*

Il le faut.

COUPLETS.

Premier.

Avant d'être à l'amour
Vous étiez à la gloire ;
Volez de ce séjour
Au champ de la victoire.
Tout vous en fait la loi.
Votre Roi vous appelle :
Il faut pour votre Roi
Fuir votre Gabrielle.

Deuxième.

Le Béarnais joyeux,
Qui vous sert de modèle,
Passait des jours heureux
Aux genoux de sa belle.
On dit au Béarnais :
La France vous appelle.
Soudain pour les Français
Il quitta Gabrielle.

Troisième.

ENGUERAND.

Eh quoi ! vous le voulez
Ce départ qui m'afflige ?

GABRIELLE.

Tous mes vœux sont comblés,
Puisque l'honneur l'exige.

ENGUERAND.

L'honneur est écouté ;
Mais je jure à ma belle...

GABRIELLE.

Au Roi fidélité...

ENGUERAND.

Oui, comme à Gabrielle.

ENGUERAND.

Un autre recevrait votre main! Non, jamais je ne pourrai consentir à ce cruel sacrifice.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE GOUVERNEUR.

GABRIELLE.

Mon oncle

ENGUERAND, *avec gaîté, à part.*

Allons, reprenons ma couronne. (*Haut.*) Vous me paraissez soucieux, mon cher Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Ma foi, on le serait à moins, Sire.

GABRIELLE, *avec effroi.*

C'est le Roi!

ENGUERAND, *courant à elle : avec humeur au Gouverneur.*

Vous oubliez que je ne suis que le comte Enguerand.

LE GOUVERNEUR.

Sire, c'est le respect.

ENGUERAND.

Encore!

LE GOUVERNEUR.

Pardon, M. le Comte, mais votre Majesté.... Je veux dire votre seigneurie.

ENGUERAND, *occupé de Gabrielle.*

Calmez-vous, ma chère Gabrielle.

GABRIELLE, *abattue et se levant.*

Pardon, Sire, si j'ai osé; mais j'ignorais que Votre Majesté.... Qui jamais aurait pu croire.... (*Elle va sortir.*)

ENGUERAND.

Eh! vous aussi! (*A part.*) Que le sceptre est un lourd fardeau! (*A Gabrielle.*) Eh! quoi! vous voulez absolument me fuir?

GABRIELLE.

Je le dois, Sire. (*A part.*) Tout espoir de bonheur est perdu pour moi. (*Elle sort.*)

ENGUERAND, *voulant la suivre.*

Ma chère Gabrielle!

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, ENGUERAND.

LE GOUVERNEUR, *se mettant entre Gabrielle et Enguerand.*

Que votre Majesté daigne me pardonner mon importunité; mais, Sire, les circonstances exigent que je prenne des mesures extraordinaires, et je me vois forcé de faire partir, à l'instant, votre Majesté pour Paris.

ENGUERAND, *à part.*

O ciel!

LE GOUVERNEUR.

Le chemin de la forêt est encore libre; une forte escorte, composée de l'élite de ma garnison, accompagnera Votre Majesté, et ne la quittera que lorsqu'elle

sera rendue auprès de M. de Mayenne. Je sais tout ce qu'on doit au rang et à la naissance.

ENGUERAND, *à part.*

Nous voilà dans une étrange position.

LE GOUVERNEUR.

M. de Sully accompagnera Votre Majesté. Je ne veux pas la priver d'un véritable ami. Je me flatte, Sire, que vous daignerez rendre justice à mes sentiments. Si je vous servais, et que M. de Mayenne fût tombé en mon pouvoir, je n'agirais pas autrement.

ENGUERAND.

Gouverneur, voilà qui est fort consolant pour moi; mais qui peut vous commander une si brusque résolution?

LE GOUVERNEUR.

Les intérêts de la Ligue, de la patrie, et les nouvelles répandues dans la ville. Sire, dans un instant tout sera prêt pour le départ de Votre Majesté.

SCÈNE X.

LES MÊMES; UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Monsieur le Gouverneur, l'armée royale se déploie dans la plaine, et semble vouloir nous attaquer. Un soldat de cette armée a été surpris au moment où, favorisé par quelques femmes, il venait de s'introduire dans la ville. On a saisi sur lui cette missive.

ENGUERAND, *à part.*

Nous ne sommes pas heureux aujourd'hui.

LE GOUVERNEUR.

Donnez. (*Il ouvre la lettre et vient la lire sur le côté de la scène.*) Ah ! ah ! la missive était pour le Roi.

ENGUERAND, *à part.*

Il paraît surpris.

LE GOUVERNEUR.

Elle est du maréchal Biron !... Que vois-je? (*Il lit à part.*)

« SIRE,

» Je m'empresse d'apprendre à Votre Majesté la soumis-
» sion de M. de Mayenne. Paris vous ouvre ses portes. Le
» peuple vous appèle, venez lui faire oublier ses malheurs.

FINAL.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! Mayenne est soumis.

ENGUERAND, *à part.*

C'est quelque fâcheuse nouvelle
Qui doit nous conduire à Paris.

LE GOUVERNEUR.

Henri l'emporte, il n'a plus d'ennemis.

ENGUERAND.

A notre espoir la fortune est rebelle.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

A notre espoir la fortune est rebelle.
Elle a changé..... Changeons comme elle.
Mais à l'honneur toujours fidèle,

Au Roi je veux faire voir
Que je sais remplir mon devoir.
(A l'officier.)
Dans ces lieux, sans tarder, que tout prène les armes.
Allez, je vous suis à l'instant. *(L'officier sort.)*

ENGUERAND, *à part.*

Je conçois de vives alarmes :
Voudrait-il attaquer mon camp ?
(Haut.) Où courez-vous ?

LE GOUVERNEUR.

Où la gloire m'appèle;
Et pour y demeurer fidèle,
Sire, je veux vous faire voir
Que je sais remplir mon devoir. *(Il sort.)*

SCÈNE XI.

ENGUERAND, *seul.*

Si je ne puis par ma présence
De mes guerriers assurer les succès,
Je puis, du moins, en Roi de France,
Faire des vœux pour les Français.

SCÈNE XII.

ENGUERAND, GABRIELLE, DEUX SOLDATS, FEMMES.

GABRIELLE ET LES FEMMES.

Sire, il faut fuir, une foule cruelle
Se rassemble sur ces remparts.
On s'arme de toutes parts.

ENGUERAND.

Je vous revois, ma Gabrielle.

GABRIELLE.

Loin d'ici, pour guider vos pas,
J'ai su gagner ces deux soldats.

ENGUERAND, *à part.*

Jamais elle ne fut plus belle!
Franchement, je l'avoue ici,
Je crois que j'ai vraiment près d'elle
Quelque vertu du bon Henri.
(On entend un coup de canon.)

GABRIELLE.

Ah! fuyez, fuyez, le temps presse!

ENGUERAND, *gaîment.*

Henri quatre ne peut ainsi
Partir sans son ami Sully.

GABRIELLE.

La France à vos jours s'intéresse.
(Deuxième coup de canon.)

CHOEUR.

Ce bruit redouble mon effroi!

GABRIELLE.

Ah! songez que vous êtes Roi!

ENGUERAND.

Eh bien! je fuis, mais pour aller combattre.

(Un troisième coup de canon se fait entendre; au même moment un drapeau blanc remplace celui de la ligue qui flottait sur la plus haute tour. Gabrielle pousse un cri de joie.)

ENGUERAND.

Que vois-je? ô ciel!

GABRIELLE, *avec transport.*

L'étendard d'Henri quatre!

TABLEAU.

(Marche militaire sur l'air de Vive Henri quatre, *mêlé du son des cloches et du bruit du canon.)*

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; LE GOUVERNEUR, *à la tête de ses soldats;* SAINT-MAURICE, *conduisant l'armée royale qui se range dans le fond;* dame ALIX *à la tête des dames de la ville, portant des drapeaux blancs et des lis;* messire CAPERON, ÉCHEVINS, PEUPLE.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive Henri quatre, etc.

LE GOUVERNEUR.

Sire, la soumission de M. de Mayenne a commandé la mienne, et je m'empresse de venir mettre aux pieds de Votre Majesté, avec les clefs de la ville qu'il m'avait confiée, les armes des guerriers qu'il avait chargés de la défendre. Sire, pardonnez à ces braves gens un moment d'erreur. Ils sont Français; l'honneur leur est cher, et je réponds d'eux, puisqu'ils ne peuvent le recouvrer qu'en mourant pour Votre Majesté.

LES SOLDATS.

Vive le Roi!

Dame ALIX, *à Gabrielle.*

Ah! c'était le Roi qui nous avait sauvées!... Pardon, Sire, cela ne doit pas m'étonner; dans un seul jour vous sauvez tout le monde. (*Elle se jette à ses pieds, il la retient.*)

ENGUERAND.

Eh quoi, gouverneur, M. de Mayenne est soumis?

LE GOUVERNEUR.

Oui, Sire; M. le maréchal de Biron en informe Votre Majesté. (*Il lui donne la dépêche.*)

SAINT-MAURICE, *à part.*

Voici le moment de la crise. Heureusement l'armée royale est dans la ville.

ENGUERAND, *à part.*

Vive Dieu! la ruse est bonne!

M. CAPERON.

Sire, le corps des échevins et les notables de la ville m'ont député vers Votre Majesté pour lui réitérer le serment de fidélité qu'ils ont fait à leurs rois. Sire, nous avons tous gémi sous le joug de la Ligue, et c'est avec effusion de cœur que nous crions : vive la..... vive le Roi!

LE GOUVERNEUR, *bas, à M. Caperon.*

Je vous rends votre note.

M. CAPERON.

Je vous en donnerai une autre.

SAINT-MAURICE, *à Enguerand.*

Sire, Votre Majesté doit être satisfaite?

ENGUERAND, *riant et regardant Gabrielle.*

Elle le sera, M. de Sully.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, UN PAGE DU ROI, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Un page du roi de France.

SAINT-MAURICE, *à Enguerand.*

Voilà la fin de votre règne.

ENGUERAND.

Le ciel en soit loué !

LE PAGE.

Monsieur le comte, le Roi, toujours arrêté sous les murs de Paris, voulant tenter un dernier effort pour soumettre sa capitale, vous ordonne de vous rendre sur-le-champ auprès de sa personne.

(*Étonnement général*).

LE GOUVERNEUR.

Qu'entends-je ?

M. CAPERON.

Paris n'est pas rendu !

TOUS.

Ce n'est pas le Roi !

GABRIELLE, *avec transport.*

O bonheur !

ENGUERAND.

Gouverneur, vous ne pouvez vous plaindre : si j'étais roi, c'est vous qui l'avez voulu.

SAINT-MAURICE.

Si j'étais Sully, c'est à vous que je le devais.

LE GOUVERNEUR.

Vrai dieu ! c'est une trahison !

SAINT-MAURICE.

Non pas, c'est une ruse de guerre.

Dame ALIX.

C'est moi qui l'ai trouvée.

ENGUERAND.

Gouverneur, la ville est au Roi : elle est de bonne prise ; mais rassurez-vous : Mayenne saura que vous ne l'avez pas trahi, et le Roi récompensera votre faute ; elle lui conserve des sujets.

LE GOUVERNEUR.

On ne peut tenir à tant de loyauté ! M. le Comte ; touchez-là, je suis des vôtres.

ENGUERAND.

Quant à vous, Mesdames, Henri IV n'oubliera jamais tout l'amour que vous avez pour lui.

SAINT-MAURICE.

Et il est homme à vous le rendre.

ENGUERAND.

Gouverneur, vous m'avez surpris aux genoux de votre nièce.

LE GOUVERNEUR.

M. le Comte, je vous entends.

ENGUERAND.

Ma chère Gabrielle, je n'ai plus de couronne à vous offrir.

GABRIELLE.

Aussi je ne vous fuirai plus.

SAINT-MAURICE.

Maintenant allons joindre le Roi aux portes de Paris.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Henri finit notre souffrance ;
Et, par le plus grand des bienfaits,
Nous rend le bonheur et la paix.
Vive le Roi ! vive la France !

FIN.